

Visages de jeunes, regards d'Église

par Guy BÉLANGER *

En guise de préambule

La tentation qui guette un conférencier à cette étape du Congrès, c'est de glaner au hasard quelques bons ingrédients de l'enquête, de les mêler aimablement à ses intuitions, puis de vous livrer habilement ce qu'il a l'intention, lui, de vous dire là-dessus.

Le Congrès ne doit pas être infléchi par un jugement trop individuel. Et c'est pourquoi je tiens, en commençant, à vous préciser le sens de ce regard sur le monde des jeunes et la portée la plus exacte possible du mot Église dans l'expression: « Visages de jeunes, regards d'Église ».

Puisqu'il s'agit du regard ou des regards de l'Église, qu'est-ce que cela implique dans mon propos? Je tiens à vous déclarer bien franchement, au départ, que je veux me situer dans la ligne de pensée du Magistère, en pleine solidarité avec la Tradition vivante issue des Apôtres. Celui qui vous parle n'est pas un spécialiste, ni un théologien de carrière, mais il a connu assez de théologie pour se savoir redevable à l'immense capital de la pensée scolastique où il a appris que penser sans rigueur,

c'est peut-être bien causer, mais ce n'est pas nécessairement tirer les choses au clair. Avec le souci de cette solidarité consciente et logique, me semble-t-il, avec le souci de parler le plus clairement possible, je ne crains pas, par ailleurs, de réfléchir librement, d'avancer un peu plus loin avec vous dans le sentier de la réflexion pastorale sur l'univers des jeunes.

Regard d'Église: c'est encore vrai en ce sens qu'il s'agit d'une réflexion menée à plusieurs. Avec toute l'équipe du programme, j'ai essayé de puiser, dans le Mystère vivant de l'Église, ce qui peut être significatif pour l'esprit et le cœur des jeunes d'aujourd'hui. Nous sommes partis des données de l'enquête et nous avons voulu rejoindre, dans la foi, les aspirations de ces jeunes, sans forcer la réalité ou les faits à prendre l'image que nous avons peut-être au préalable dans notre esprit.

Puisqu'il s'agit toujours d'un regard d'Église, disons enfin que cet entretien voudrait s'inspirer plus directement des orientations conciliaires et de la mentalité qu'elles ont amorcée depuis. Je pense, en particulier, aux postulats suivants: premièrement, le souci de bien connaître et de comprendre le mieux possible les données brutes de la réalité sociale présente (l'Église dans le monde de ce temps, chap. 4, nos 41-42) et, en ce qui nous concerne, les aspirations des jeunes de notre époque. Deuxièmement,

* Texte intégral de la conférence prononcée par M. l'abbé Guy Bélanger au Congrès de pastorale du monde étudiant tenu à Montréal en novembre 1967. L'auteur est directeur général du CEGEP de Salaberry-de-Valleyfield.

le souci de penser à tout le peuple chrétien quand on parle de l'Église (Lumière des nations, chap. 2, n° 9). Ce sera donc notre préoccupation, de faire appel et à l'enseignement des Pères du Concile et à l'expérience des chrétiens impliqués. Troisièmement, une conception évolutive de la vie et de l'expérience de toute l'Église, ce qui veut dire une disposition de notre part à enrichir la vie présente de nos communautés chrétiennes de tout l'apport positif des nouvelles générations (chap. 7, n° 48; chap. 1, n° 8). Finalement, la tâche primordiale de l'éducation de la foi, celle-ci étant considérée comme une adhésion personnelle au Christ et à tout son Mystère vivant (L'apostolat des laïcs, chap. 1, n° 4; Lumière des nations, chap. 3, n° 25). Quand nous parlerons d'un regard actif de l'Église, nous penserons d'abord à l'évangélisation des consciences, à l'approfondissement de la foi à l'égard du Mystère de l'Église.

Mais pourquoi le mot: regard ?

Je vous l'ai déjà signifié, ce regard nous concerne tous; il n'est pas, il ne sera pas, je l'espère, un regard individualiste du conférencier.

Nous allons, en premier lieu, tenter un regard d'appréciation à l'endroit des valeurs et des aspirations humaines en cause. Puis notre regard se fera interrogateur, prospectif; nous nous appliquerons à une recherche attentive des valeurs chrétiennes les plus susceptibles de répondre aux aspirations des jeunes. Et j'entends, par le mot valeurs, les connaissances de foi et les expériences de l'Église ou, si vous le voulez, les réserves ou les ressources en lumière et en énergie que l'Église actuelle peut trouver en elle-même pour donner un sens « nouveau » à l'expérience actuelle des jeunes.

LE MONDE DES JEUNES ET LA SOCIÉTÉ ECCLÉSIALE

Il m'apparaît d'abord important que nous prenions conscience du phénomène de l'*apparition du monde des jeunes*. Nous n'en sommes plus à une jeunesse à qui la dure réalité du travail industriel d'autrefois venait imposer trop tôt le style de l'adulte. Nous sommes en présence d'une masse de jeunes scolarisés, qui précise chaque jour davantage ses traits distinctifs, qui se considère comme un monde différent de celui de la société des adultes.

Mais ce qui semble plus caractéristique de cette jeunesse actuelle par rapport à celle du passé, c'est sa *sécularité*. Je voudrais bien préciser le sens qu'il faut donner à ce mot « sécularité » pour demeurer fidèle à l'enquête. Ce ne serait pas exact de dire que les jeunes tournent le dos à la réalité religieuse. Ce qu'il faut remarquer, c'est que leurs premières aspirations sont nettement profanes, que leur intérêt va spontanément vers des valeurs, qui, en elles-mêmes, n'ont pas de connotation religieuse. La conscience des jeunes porte de nombreuses aspirations humaines qui la dynamisent et il semble que la chose religieuse lui soit plus étrangère et demeure confuse pour elle.

Cette sécularité manifeste un trait psychologique qu'il ne faut pas perdre de vue. C'est la tendance à craindre la « théorie » ou l'idéologie. Les jeunes désirent vivre, s'engager dans des expériences d'amitié, d'échange, de loisir. Leur intérêt se porte sur des réalités et des réalités immédiates: les amis, la famille, le travail.

Le problème qui se pose à l'Église est donc celui-ci: comment *cette société qui est l'Église va-t-elle faire une place* non plus à des jeunes pris isolément ou par famille, mais à une *jeunesse* qui constitue comme une classe sociale, comme un monde qui se méfie de tout ce vers quoi les adultes voudraient l'entraîner trop tôt ou trop rapidement ?

Ce que l'on constate dans notre société, à l'heure actuelle, c'est que chaque groupe veut prendre ses distances par rapport aux autres, veut mieux s'identifier, mieux se définir; le monde devient le monde de tous. Chacun ou chaque groupe veut maintenant prendre ses responsabilités, se faire entendre et obtenir une voix au chapitre. Nous n'en sommes plus au monde à papa, c'est-à-dire à ce monde où l'adulte façonne tout d'avance, où le « paternel » trace d'autorité et dans le détail le sentier dans lequel devra marcher le jeune, où l'homme imprime constamment sa propre direction à la femme, où les éducateurs ne voient dans leurs élèves que des enfants à soumettre et à faire marcher dans le rang. Je crois que c'est là une des grandes transformations de la société à l'heure présente: le monde dans lequel nous sommes déjà entrés, ce n'est plus un monde uniquement façonné par un groupe, uniquement façonné par les adultes; c'est un univers complexe où la pluralité des groupes, y compris celui de la jeunesse, va exercer constamment son influence et lui donner une figure beaucoup plus riche, beaucoup plus variée.

Le monde dans lequel nous entrons maintenant, c'est un monde où la collectivité étudiante, où les groupements de jeunesse, exerceront sans cesse une influence marquée, où ils agiront directement par leur propre opinion publique, leur propre engagement social, leur propre dénonciation des maux sociaux et leur propre appréciation des initiatives de la société globale.

Ce qui se passe dans la société, se passe aussi dans l'Église. L'Église d'aujourd'hui, l'Église de demain, ne peut plus être l'Église « à papa », c'est-à-dire une société où les adultes sont seuls à imprimer leur marque, seuls à créer les initiatives et à mener des tâches apostoliques. L'Église sera authentiquement de plus en plus une communauté enrichie de la part de chaque groupe, dont celui de la jeunesse. Les adultes chrétiens ne peuvent plus attendre de la part de la jeunesse qu'elle se laisse simplement préparer à ses tâches de demain; non seulement elle espère exercer ses pleines responsabilités, mais elle tient à apporter à la communauté chrétienne tout entière un esprit qui lui est propre, une expérience qui est la sienne et la mise en exercice d'une grâce et d'un charisme qui lui sont particuliers.

C'est pour cette raison que les jeunes d'aujourd'hui doivent être en mesure d'apercevoir la responsabilité immédiate qui est la leur dans l'Église de l'après-Concile. Ils ont quelque chose de propre à lui apporter et sans lequel elle ne pourra pas se manifester avec tout le dynamisme que le Christ lui veut. Je prendrai pour exemple, leur désir d'une liturgie plus ouverte à la sensibilité moderne, leur volonté d'expression personnelle, leur lucidité sur l'entourage, leur foi dans l'homme et leur disposition à reconnaître un caractère sacré à la personne humaine.

La société qui est l'Église est donc en face d'un problème général à l'ensemble de la société civile actuelle. Or, ce problème de l'intégration des différents groupes en est un fondamentalement de relations humaines ou de relations interpersonnelles. La présence simultanée de différents groupes, de différentes tendances, de différentes mentalités ne peut pas faire autrement que de susciter une tension entre les groupes et entre les personnes. Nous constatons, par exemple, que les jeunes ont tendance à vouloir s'imposer aux adultes et les adultes à vouloir s'imposer aux jeunes. Il nous faut apprendre à vivre ensemble, en acceptant au point de départ cette tension, en acceptant aussi les autres tels qu'ils sont; mais encore plus il faut que chaque groupe accepte

que la société se construise en tenant compte constamment de l'ensemble des aspirations. Il est normal que les jeunes veuillent, en face des adultes, protéger les valeurs de leur génération et qu'ils veuillent même les sauvegarder dans la mesure du possible au moment de leur passage au monde adulte. Je ne vois pas pourquoi l'Église de chez nous, dans le contexte actuel, ne tenterait pas, non seulement de faire se rencontrer les valeurs des différentes générations, mais de sauvegarder aussi, dans la mesure du possible, dans les jeunes croyants qui accèdent au palier adulte, les valeurs spirituelles de leur génération. Je pense, en particulier, à cette foi directe et incisive qu'on rencontre chez plusieurs d'entre eux.

Il faudra donc compter à l'avenir sur une présence à part entière des jeunes dans la société ecclésiale, sur celle des adultes également il va sans dire, et aussi sur la présence de ceux qui sont à la charnière des deux générations, c'est-à-dire les jeunes adultes. Par exemple, il serait normal que la paroisse tienne compte, dans son organisation, de cette génération des jeunes adultes et que le clergé tienne compte, lui aussi, dans l'expression de ses aspirations, de cette génération de prêtres qui vient d'accéder au sacerdoce et qu'on a coutume d'appeler les jeunes prêtres.

J'ai noté tout à l'heure qu'il y a présentement, chez les jeunes, l'émergence de toute une série d'intérêts profanes. On a l'impression que la période que nous vivons est une période d'aménagement plus équilibrée entre les intérêts religieux d'une part et les intérêts temporels ou profanes d'autre part. Il ne faut pas se cacher le danger qu'il y a de mettre l'intérêt religieux tout simplement à côté des autres, de le considérer comme une quantité à côté d'autres et même, comme c'est une tendance très nette à l'heure actuelle, de le réserver pour le domaine de la seule vie privée. Il faut remarquer d'abord que la religion, dans le passé, a pu être, non pas toujours le ferment dans la pâte, mais souvent la pâte elle-même. Aujourd'hui nous constatons une réaction très nette contre l'envahissement de la vie sociale par les intérêts religieux. Il y a le danger que cette réaction amène les citoyens, même les croyants, à prendre la religion pour une quantité négligeable dans la vie en société. L'important, ce n'est pas que la religion redevienne à nouveau quantitativement aussi présente que par le passé, mais qu'elle soit un ferment de qualité, un sel savoureux dans la conscience des chrétiens et dans la vie sociale. Il serait faux de croire que la vitalité religieuse dépende du nombre des exercices sacrés, comme on a tendance à le croire dans les religions païennes superstitieuses. L'Évangile montre bien que la présence de la religion est affaire

de qualité et que son efficacité réelle repose sur la place claire, distincte et consciente qu'elle occupe au cœur des croyants.

Il faudrait noter enfin que le désintérêt que nous constatons à l'heure actuelle à l'égard des idéologies ou de la systématisation gratuite, n'est finalement qu'un facteur de santé. C'est une chose excellente que nous soyons obligés aujourd'hui de reconsidérer le christianisme comme un événement, un fait, et que nous évitions ainsi de le prendre pour une idéologie ou une théorie abstraite. Le christianisme est effectivement un événement dans l'histoire des hommes et il faut tirer quelques conséquences de cela.

Premièrement, la Révélation ne peut être présentée comme un trésor de valeurs humaines dont l'enveloppe sacrée ou l'origine surnaturelle ne formeraient qu'un contexte d'époque. Le christianisme n'est pas une représentation du monde, une idéologie éternellement adaptable aux circonstances. Tout le problème est de savoir, comme l'écrivait, un jour, le père Daniélou, (Scandaleuse vérité, Fayard, 1961, p. 92) si quelque chose est arrivé. À une jeunesse qui aime les choses qui arrivent, qui aime l'expérience qui touche, il faut un christianisme rendu à sa racine, avec les événements abrupts de la Révélation, avec les questions directes et décisives qu'on ne peut pas éviter sur la route de la vie: Qui est le Christ? Il est mort, ressuscité, oui ou non? Tout se ramène à savoir si l'homme qui refuse le christianisme n'est pas celui qui a oublié ou rejeté une part de la réalité. La foi n'est pas autre chose qu'une aptitude à saisir une certaine part du réel qui échappe aux hommes quand ils sont distraits ou précipités. Le christianisme c'est finalement un Quelqu'un à ne pas manquer parce qu'Il a les paroles de la vie pour toujours.

Deuxièmement, toute la vérité du sacerdoce hiérarchique ou ministériel dans l'Église, c'est d'être comme le signe tangible et vivant du Christ envoyé aux hommes. Je veux dire par là que Dieu a poussé sa délicatesse et sa bonté jusqu'à se prolonger en des hommes où son Mystère soit en quelque sorte identifiable. Non seulement Dieu pardonne, plonge dans la grâce, consacre, enseigne et stimule, mais Il donne, en ses fondés de pouvoir, le signe qu'Il pardonne effectivement, qu'Il consacre et vivifie, signe sensible et permanent, signe humain à la portée de chaque génération. Le sacerdoce demeure ce fait de l'amour signifié par Dieu aux hommes; c'est en ce sens que le Concile veut qu'il soit un acte de service et d'amour à l'égard du Peuple de Dieu. Quand il communique aux autres la tradition vivante issue des Apôtres, le prêtre leur

fait une confiance, leur avoue un amour d'essence divine. C'est donc dans une attitude humble d'affabilité et d'amitié qu'il entre en contact avec eux. Il lui revient d'enseigner avec l'autorité que donnent la considération pour l'autre et la considération pour Celui qu'il révèle à l'autre; il lui revient d'être toujours quelqu'un avec quelqu'un, quelqu'un pour quelqu'un; autrement ce n'est plus Jésus qui demeure parmi les hommes, c'est de nouveau un homme qui s'agit et, à la limite, c'est un vague entremetteur qui ennuiera avec les affaires qu'il brasse. Le défi du prêtre d'aujourd'hui, c'est de demeurer toujours, au milieu de toutes les activités qu'il suscite ou auxquelles il participe, quelqu'un en face de quelqu'un, jusqu'à laisser transparaître dans sa parole et ses sentiments, la présence de Celui qui aime toujours se retrouver parmi ceux qu'Il a tant aimés.

Enfin, *troisième* conséquence, le christianisme doit avoir toutes les chances de déborder en vitalité et en expériences de toutes sortes. C'est précisément un christianisme fidèle à ses origines, attentif à l'appel des pasteurs, qui a besoin de s'épanouir en nouveautés et en charismes variés. L'expérience du christianisme doit être si riche, si colorée, qu'elle mette en relief la pertinence de l'Institution ecclésiale et son caractère de grâce, de faveur. Ce qui fait la beauté de l'Église, c'est qu'elle porte des fruits et des fruits nouveaux à chaque saison. L'événement: Église, prend toute sa signification quand il produit, parmi les hommes, des fruits abondants et recherchés. Une Église sans vitalité nouvelle refuserait à l'histoire et à la génération en place l'événement de leur Salut. Elle aurait vite fait de développer une idéologie pour se défendre, au lieu de susciter à la culture de son époque l'événement d'une théologie libératrice et engageante.

LES ASPIRATIONS DES JEUNES ET LA VIE ECCLÉSIALE

Le "temps" pour les jeunes et l'espérance chrétienne

Ce que l'enquête nous révèle des jeunes, c'est d'abord *une certaine anxiété devant le déroulement du temps pour eux*. Entre seize et vingt ans, on commence à faire pour vrai l'expérience de ses limites et à souffrir de ses manques. Or cette expérience est aujourd'hui accentuée par le fait que le jeune a l'impression d'être dépassé par le courant actuel, de ne pas pouvoir y exercer quelque influence. Il se sent même écrasé par l'énorme machine de la société moderne; l'expérience

de ses limites devient alors paralysante. Et sous l'effet d'une psychologie personnelle toute vive et passionnelle, il mêle limites et culpabilité, fautes et incapacité. L'anxiété pourra tourner à la morbidité; elle sécrètera souvent des poussées brutales d'agressivité.

C'est ici qu'apparaît toute la valeur de la Pénitence chrétienne. Contrairement à ce que beaucoup pensent, le mystère de la Pénitence ne commence pas par l'obsession du péché, mais par l'acceptation de sa fragilité, de ses limites. Il y a là une règle d'or, une ouverture à l'optimisme, puisque l'homme qui apprend à reconnaître ses limites, apprend à vivre heureux avec ce qu'il est et à l'apprécier même s'il ne le trouve pas parfait. Mais le mystère chrétien de la Pénitence va plus loin: il apprend à avouer ses fautes, c'est-à-dire, à se rendre à la réalité des choses; il apprend que cet aveu est libérateur et qu'il ouvre les portes à l'Espérance.

Quand je parle de Pénitence, je n'entends pas uniquement la pratique du sacrement, mais bien l'éducation progressive de la conscience du jeune à l'aveu de sa propre fragilité. Avouer ses limites dans l'Espérance, c'est-à-dire découvrir en soi toutes les richesses encore limitées par le manque d'expérience et paralysées par ses manques, mais toujours prometteuses d'avenir! On croit souvent que le christianisme invente la culpabilité; pourtant il ne fait que la reconnaître! Mais il donne à cette reconnaissance d'être non pas une résignation, mais une espérance opiniâtre dans la possibilité du cœur humain.

Par ailleurs, on note chez ces jeunes, une *conception positive et optimiste du temps quand il s'agit du déroulement de l'histoire* tel qu'il se fait devant eux. On constate qu'ils sont sensibles au développement historique actuel, à tout le développement social, économique, politique et culturel que connaissent les pays à l'heure présente.

Cela nous amène à redécouvrir certains aspects du Mystère chrétien: un élargissement du sens religieux, le côté inventif de la culture chrétienne et le rachat du devenir social par l'Espérance.

Le sens religieux avait souvent été réduit dans le passé aux rites sacrés du sacrifice et du culte, avec une insistance sur les aspects négatifs de l'offrande. Ce que nous redécouvrons maintenant, c'est que l'offrande religieuse faite à Dieu doit dépasser les bornes du sacré et s'élargir jusqu'aux dimensions de toute l'activité terrestre des hommes. L'aménagement du monde, le développement de la société, la construction de la paix,

tout doit être entrepris par le croyant comme la réalisation progressive du dessein de Dieu et donc comme son offrande quotidienne.

Quand on parle de l'*aspect inventif de la culture chrétienne*, il ne s'agit pas seulement de l'initiative des plus instruits. La culture chrétienne regarde effectivement tout croyant, tout membre de l'Église. Il est impossible au chrétien actuel d'éviter les questions que lui pose le monde, les tensions de la société, les difficultés de la maturation aujourd'hui. En fait, on a conscience plus que jamais, qu'on n'est pas chrétien une fois pour toutes, mais qu'on le devient. Le christianisme et l'Église elle-même doivent être assez modestes pour ne pas laisser croire aux chrétiens qu'ils ont réponse à tout. Le rôle de l'Église n'est pas de fournir des réponses-recettes, qui agacent la jeune génération d'ailleurs, mais d'apporter une certaine lumière profonde et une certaine expérience de foi qui laissent à chacun de nous de répondre aux questions complexes et toujours nouvelles de la vie, avec appoint et créativité. La culture chrétienne consiste donc à être assez confiant, assez mûr pour porter toute sa vie des questions et pour en rechercher la solution au jour le jour sous la lumière du Message du Seigneur. Le visage de la culture chrétienne, c'est celui de la confiance et non de la peur, celui de l'interrogation réaliste et de l'amour d'un Évangile qui ne dit pas tout, mais qui en dit assez pour nous inspirer l'Espérance et donner de la joie à notre esprit.

La redécouverte de l'Espérance n'est pas sans lien avec l'importance qu'on accorde aujourd'hui au *devenir*, à la croissance, au changement. Nous avons à préparer le Royaume à partir de maintenant et à partir de tout le dynamisme de la création. Cela donne une signification et une orientation aux changements et à l'histoire. Nous devrions nous engager tous, maintenant, à chercher la signification et une orientation aux changements et à l'histoire. Nous devrions nous engager tous, maintenant, à chercher la signification vraie des transformations que nous connaissons dans la société actuelle, à participer à celles qui nous apparaissent les plus aptes à racheter l'homme de ses peurs, de son ignorance, de sa misère, et à lui rendre sa dignité.

La liberté des jeunes dans l'Église

Dans un monde complexe comme le nôtre, où les tensions se multiplient, nous constatons que les jeunes sont à la recherche de leur identité et d'une certaine

cohésion en eux-mêmes et avec les autres. C'est d'abord le groupe d'amis qui les aide en ce sens. Plus ils avancent, plus l'amitié prend pour eux de l'importance.

UNE ÉGLISE EN FORME D'AMITIÉ

On comprend alors que la pastorale se voit contrainte de repenser son action en tenant compte du facteur « amitiés » et « groupes d'amis ». Nous sommes donc conviés à chercher le moyen de retrouver l'Église ou la communauté chrétienne locale en *forme d'amitié*.

Il faudra d'abord ne plus penser à intégrer les jeunes dans la communauté des adultes, mais d'intégrer tous les groupes — jeunes et adultes — dans une Église où tous soient frères. C'est une richesse précieuse pour les chrétiens d'être unis fondamentalement par les liens de la fraternité quels que soient leur âge, leur sexe, leur expérience et leur savoir. Tout rapport d'autorité, même, doit être tempéré par ces liens fraternels.

Nous sommes amenés ainsi à considérer *le problème de l'amitié dans les rapports de l'adulte et du jeune dans l'Église*. Ce qu'il faut développer très tôt chez tous, c'est une capacité inépuisable d'amitié et d'accueil à l'égard des autres. L'accueil des *autres*, c'est au fond l'accueil du dessein créateur de Dieu. Cette capacité, il faut l'attendre d'abord de l'adulte; elle suppose qu'on prenne le jeune comme il est, avec les délais et les aléas de sa croissance, avec le caractère passionnel de ses rapports avec autrui; qu'on accepte pleinement d'être différent des jeunes et de n'avoir pas à les suivre jusqu'à devenir importun. Capacité de présence au groupe comme à l'individu, capacité de faire émerger dans les expériences pastorales des jeunes croyants, le dynamisme de leurs amitiés. Capacité de rejoindre le jeune au point intime où il cherche sa cohésion personnelle, pour lui manifester la pertinence de la foi et de l'espérance à cet égard. L'attention à l'expérience du jeune, comme à celle de l'adulte d'ailleurs, est déjà le respect de son autonomie. Ce qui lui manque et à quoi il aspire, c'est de savoir si la route que l'adulte a faite avant lui ne pourrait pas éclairer et favoriser la croissance de son autonomie. Je crois aussi que l'expérience « sacrée », dans la liturgie de la messe notamment, des liens de dépendance mutuelle et à l'égard du Christ, permet au jeune de saisir l'importance de ne pas enfermer son autonomie dans sa réaction contre les adultes, mais de l'ouvrir aux autres et à toute la réalité objective de la vie en société.

On le voit, l'accent doit être mis, dans l'activité pastorale de l'Église, sur la forme d'amitié. Cette activité pastorale ne peut donc pas se présenter comme un enseignement étranger fourni par les adultes et en particulier par le prêtre, mais elle doit consister en une communauté vivante où chacun exerce une responsabilité qui lui est propre, où chacun se sent vraiment à l'aise et où l'enseignement, en plus de prendre cette forme d'amitié, apparaîtra réellement comme un élément de la vie de cette communauté.

Cette activité ecclésiale s'exercera sans doute dans le *domaine du sacré*: on peut dire que le problème jusqu'ici est que le sacré s'est tellement présenté sous la forme de la relation d'autorité prêtres à fidèles, que la dimension amitié et échange en a été presque absente.

Mais, je voudrais surtout insister sur l'activité ecclésiale dans le *domaine profane*. Le danger qui se présente, c'est que le sacerdoce hiérarchique cède à la tentation, si compréhensible par ailleurs, de ne pas attacher suffisamment d'importance et d'attention à cette part du rayonnement de l'Église qui échappe immédiatement à son contrôle et même à son expérience, je veux dire: son rayonnement en matière profane. Il y a là déjà une raison très sérieuse pour laquelle il importe que l'activité de l'Église, surtout quand elle est tournée vers la vie profane, se fasse avec une collaboration, pleine et entière, du laïcat et, dans la ligne de notre propos, avec la collaboration pleine et entière des jeunes qui sont à l'école.

Il n'est peut-être pas hors de question d'aborder, ici, les discussions qui ont lieu présentement sur le *caractère institutionnel de l'Église*. Ce qui est en cause en fin de compte, dans l'esprit de plusieurs jeunes en particulier, ce n'est pas tellement l'institution en elle-même que l'image qu'elle donne d'elle-même dans son fonctionnement. Et ce qui rebute peut-être le plus dans l'activité de l'institution ecclésiale, c'est une confusion trop grande des personnes en autorité avec le message qu'elles ont à transmettre. On comprend alors que le rejet par des jeunes, de la Révélation et de l'institution de l'Église, n'est peut-être en fin de compte qu'une façon inconsciente de repousser certaines personnes qui ne leur reviennent pas, qui leur paraissent trop autoritaires. Il importe donc que tous les membres de l'Église, y compris ceux du sacerdoce hiérarchique, ne se prennent pas pour les valeurs impérissables du christianisme elles-mêmes. Ce n'est pas à des personnes dans l'Église de se mettre en valeur devant les autres ou de s'instituer d'une façon trop individuelle comme norme d'action. Il faut plutôt que nous apprenions, et

je pense aux prêtres surtout, à mettre l'ensemble de l'Église, dont nous sommes d'ailleurs, devant cette réalité sacrée qu'est la Révélation, à laisser cette dernière nous juger tous, nous éclairer tous et nous inviter tous au repentir s'il le faut. Il y avait souvent dans une apparente fougue prophétique, chez certains pasteurs, le désir de mettre sous le couvert d'une Révélation qui impose le respect, leur propre point de vue quand ce n'était pas leur propre passion.

Il est normal que l'Église soit une institution bien organisée, il est normal qu'elle ait ses propres structures comme toute autre société. Ce que l'Église du Concile veut faire ressortir maintenant, c'est la fonction de ces structures et de cette institution. Ce sont, non pas des structures de pur et simple contrôle, mais des structures de croissance, qui permettent à chacun des chrétiens de devenir libre et joyeux dans le Christ. En conséquence, ceux qui s'identifient davantage avec les cadres de cette institution doivent manifester surtout leur désir de vivre le mystère chrétien et de le vivre avec tout le peuple de Dieu. Ce sera un moyen pour l'institution d'apparaître plus tendue vers son objet qu'attachée à ses propres mécanismes. À mesure que sa fonction directive épouse la forme de l'amitié et de la sollicitude, elle se spiritualise et s'assouplit.

L'enquête nous révèle aussi que la forme d'amitié qui est particulièrement sensible aux jeunes est celle des petits groupes. Dans ce désir de s'identifier à travers des groupes plus restreints, il faut voir une invitation faite à l'Église de former au besoin des communautés chrétiennes charismatiques, plus restreintes, plus accessibles aux jeunes, où la rencontre avec les adultes et avec le prêtre notamment, se fera beaucoup plus facilement.

L'ÉGLISE À L'HEURE DU SAVOIR ET DE L'APPRENTISSAGE

Le temps et le lieu des *études* nous apparaissent, à travers l'enquête, comme la rencontre nécessaire des jeunes avec les autres générations et surtout celle des adultes actuels.

Il faut remarquer d'abord l'attraction du savoir sur l'esprit des jeunes. Le savoir est devenu dans l'école et en dehors d'elle peut-être encore plus, une immense industrie qui développe chaque jour des moyens de plus en plus intéressants de connaître et de découvrir l'univers. Devant l'étalage abondant et presque infini des connaissances nouvelles, les jeunes sont, les uns curieux, les autres provoqués, la plupart émerveillés.

Cette industrie étanche la soif de l'esprit et de l'imagination: soif de réalité inconnue, soif aussi de merveilleux. Cela les invite à relativiser, beaucoup plus que nous par le passé, leurs connaissances, en les comparant les unes aux autres. Ils ont développé une curiosité beaucoup plus large, une imagination plus féconde et un sens critique précoce. La pastorale de l'Église doit en tenir compte et suivre de près l'évolution de l'étudiant dans l'acquisition de connaissances nouvelles. La culture des pasteurs aura un rôle important à jouer de plus en plus; le comportement adulte des éducateurs chrétiens, encore plus. L'enseignement religieux, sous quelque forme que ce soit, devra égaler par sa qualité le savoir de l'époque; il appellera son complément, c'est-à-dire le dialogue franc, ouvert et suivi entre jeunes et adultes.

Mais l'école n'est pas à elle seule le lieu d'apprentissage des jeunes. Il y a les milieux de loisir, les relations, la famille, etc. Tout apprentissage suppose une amitié partagée et même un consensus commun sur des objectifs d'avenir. La famille, ici, a un rôle clef, d'autant que les jeunes — l'enquête le souligne — s'y sentent le plus souvent comme dans leur monde. Cette fois, il ne s'agit plus de transmission de savoir, mais de liens affectifs à mûrir. Au début, le foyer amène l'enfant à prendre conscience de lui-même. À l'âge difficile de l'adolescence, le jeune y apprend à s'accepter, à s'apprécier. Plus tard — et c'est l'âge où vous êtes, la plupart des jeunes ici présents, on désire que le foyer devienne une maison d'amis où les liens du sang soutiendront la fraternité en lui donnant une simplicité et une ferveur dont ne peut se passer le cœur humain. C'est d'ailleurs le but de toute vie familiale et le foyer chrétien doit en être plus conscient que les autres puisqu'il sait de connaissance de foi que toute la vie doit tendre à la fraternité dans le Christ et que l'autorité des parents lui a été donnée pour cela.

La pratique religieuse est, elle aussi, une forme d'apprentissage. Seulement, il ne lui convient plus autant qu'autrefois d'être une transmission de savoir et de suppléer à cet effet, comme par le passé, à l'information publique. Si elle est en crise chez plusieurs, c'est qu'ils ne lui trouvent plus de rôle aujourd'hui.

Il semble bien qu'elle sera maintenant, au désir de tant de chrétiens dispersés et asservis à l'anonymat, un lieu d'identification, de reconnaissance mutuelle, de partage affectif des aspirations, surtout chez les jeunes. L'homélie prend alors tout son sens, celui de proclamer le Message du Seigneur et d'exprimer au nom de tous leur foi en ce Message, leurs aspirations

de croyants, leurs soucis et leurs joies dans l'aventure quotidienne.

CONCLUSION :

J'aimerais conclure sur un témoignage de jeunes étudiants d'université. À la suite d'une longue conversation avec des adultes, ils me disaient: "Qu'ils avouent donc ce qu'ils sont réellement et les choses iront mieux".

J'ai retenu ce mot: *aveu*, qui m'a fait songer. Il me semble que nos mœurs ecclésiales, au cours de l'époque que nous connaissons, vont devoir passer d'une "tradition" de loi — attitude légaliste — et de correction extérieure à celle d'un *aveu*: nous allons enfin devoir livrer (tradition = livrer) un *aveu*.

Les jeunes veulent notre *aveu*: celui de nos fautes, celui aussi de la sorte de foi que nous portons au fond de nous-mêmes. Leur confusion religieuse, leur manque de confiance en ce domaine, leur agacement, leurs contradictions viennent peut-être de ce que nous leur avons dit beaucoup de choses sans avouer le fond de nous-mêmes.

L'Évangile m'apprend que Dieu a avoué, dans la bouche ardente du Christ, la chose la plus dure à dire, parce que la plus engageante: Il nous a confié qu'Il nous aimait.

Il me semble que notre vie, notre parole, nos gestes mêmes, doivent être cet *aveu*: l'*aveu* que nous, les adultes, nous les aimons, eux les jeunes, de cet Amour même et qu'enfin nous allons parler clair et franc comme Lui. •